

# Quarantenaïres anonymes

## *Doldrum Bay*

Étienne Bourdages

Numéro 114 (1), 2005

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/24879ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

### Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

### ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

### Citer ce compte rendu

Bourdages, É. (2005). Compte rendu de [Quarantenaïres anonymes : *Doldrum Bay*]. *Jeu*, (114), 37–40.

# Quaranténaires anonymes

**P**eu importe la pièce, ce qui plaît d'emblée quand on assiste à un spectacle à la Licorne, c'est l'impression d'être sur la scène avec les acteurs. Quelle que soit la configuration de l'espace, le spectateur pénètre de plain-pied dans l'intimité des protagonistes. C'est d'autant plus vrai ici, puisque les personnages créés par l'Irlandaise Hilary Fannin s'ouvrent à nous un peu comme dans une thérapie. Ils parlent beaucoup, énormément, sans trop s'écouter les uns les autres, souvent sans suivre la conversation; chacun s'en tient, en fait, à ce qu'il vit ici et maintenant.

## *Doldrum Bay*

TEXTE DE HILARY FANNIN; TRADUCTION DE FRANÇOIS LÉTOURNEAU. MISE EN SCÈNE : PHILIPPE SOLDEVILA, ASSISTÉ DE AUDREY LAMONTAGNE; DÉCOR : JEAN BARD; COSTUMES : SARAH BALLEUX; MUSIQUE ORIGINALE : JEAN-FRANÇOIS PEDNÔ; ÉCLAIRAGES : ANDRÉ RIOUX; ACCESSOIRES : JONAS BOUCHARD; MAQUILLAGES : SUZANNE TRÉPANIÉ. AVEC BÉNÉDICTE DÉCARY (JAVA), CLAUDE DESPINS (CHICK), GÉRALD GAGNON (MOUSEY), BENOÎT GOUIN (FRANCIS), DOMINIQUE LEDUC (MAGDA), BRIGITTE POUPART (VOIX DE FEMMES), PIER PAQUETTE (VOIX D'HOMMES) ET DOMINIQUE QUESNEL (LOUISE). PRODUCTION DU THÉÂTRE DE LA MANUFACTURE, PRÉSENTÉE À LA LICORNE DU 19 OCTOBRE AU 27 NOVEMBRE 2004.

Créée à l'Abbey Theatre de Dublin en avril 2003, la pièce arrive à Montréal dans une traduction très québécoise de François Létourneau – beaucoup de « criss » et de « tabarnak »; on se demande d'ailleurs si les personnages sacrent autant dans la version originale. On rencontre d'abord le couple Francis et Magda. À la fin de la trentaine ou à l'aube de la quarantaine, le premier vient d'abandonner sa prolifique carrière de publicitaire pour entreprendre l'écriture d'un roman que son agent qualifie de « cinématographique », tandis que Magda, elle, revient de l'hôpital où son père, peintre à scandale, auteur d'une œuvre constituée en grande partie de femmes nues, meurt à petit feu. Francis va rencontrer Chick, ami et ancien collègue, victime d'âgisme de la part de ses jeunes patrons en bermudas et aux prises avec Louise, sa femme, émotionnellement instable. Chick propose un dernier défi à Francis: avant qu'il prenne définitivement sa retraite, il l'invite à concevoir une campagne de recrutement à l'intention des frères des écoles chrétiennes. L'instigateur de ce projet est Mousey, un ancien camarade de classe qu'ils n'ont pas revu depuis qu'ils allaient eux-mêmes à l'école chez les frères. Avec seulement sept mots, les trois hommes doivent parvenir à vendre Dieu à la nation.

Ce qui, présenté de cette façon, a tout l'air d'une course contre la montre s'avère en fait un temps d'arrêt, un point tournant. Tous un peu névrosés à leur manière, confrontés à la jeunesse montante ou à leurs propres valeurs dont ils se sont efforcés d'effacer tout ascendant religieux, les personnages prennent lentement conscience de ce qu'ils sont devenus pour se rendre compte qu'ils ont peut-être besoin de changement. La pièce fait le portrait de la génération X, qui a quarante ans au début des années 2000, et qui nous apparaît perdue parce que trop centrée sur elle-même. En

publicitaire habitué à tracer le profil de clientèles cibles, c'est ainsi que Mousey décrit Magda : « À gauche. Artiste. De l'argent en banque, du temps à toi. Capable de marcher toute une journée pour une cause perdue, pourvu que tu prennes un bain avec des bulles en revenant. » (p. 84) Chacun en revient finalement à soi. Sous les traits de Dominique Leduc, Magda a effectivement l'air d'une femme détachée, qui se tient à distance. On la sent fragile. La pièce est d'ailleurs entrecoupée de monologues au cours desquels les personnages viennent à tour de rôle faire le bilan de leurs acquis, en racontant un souvenir intense, chargé d'émotions qui les ont suivis toute leur vie. Ce recul est pour eux une occasion de se rendre compte qu'ils ne forment plus la jeune génération. À ce sujet, la présence de Java, sorte de sirène galante qui longe l'arrière-scène assise sur une balançoire, est assez éloquente. Se disant humaniste, elle étudie la psychologie et l'herboristerie (!). Francis voudrait la séduire mais, malgré ses ambitions et son rêve de gloire littéraire, il paraît bien terre à terre devant cette jeune idéaliste.

Loin d'être lourd ou déprimant, le texte est plutôt ironique. Certaines scènes deviennent vite des flots de paroles compactes dont le spectateur ne veut pas perdre un seul détail. Or, le sens propre de ce qui est dit importe peu, car les personnages se construisent à travers les impressions laissées par l'effet d'accumulation bien plus qu'à travers le contenu de leurs répliques, notamment lorsque Chick énumère la panoplie de ses petits bobos :

Je chie du blanc. Des p'tites crottes blanches. Je chie comme un chihuahua. Ça pique. J'ai des plaques, des plaques d'eczéma sur mes jambes, mes pieds, mes chevilles. L'apnée du sommeil ? je fais ça. J'ai la poitrine couverte des bleus que ma femme me fait quand elle me donne des coups pour repartir mon cœur. Je dors pas la nuit, je meurs. Mon cœur. J'ai négligé mon cœur. J'ai des varices dans le cul, des attaques de panique, des chaleurs, des coups de froid. J'éjacule dans mon sommeil comme un enfant de chœur. J'suis perdu. Y'a pas de Dieu. Mes gencives saignent<sup>1</sup>. (p. 57)

Claude Despins en fait un gars mal dans sa peau, tout en contraste avec le Francis, confiant tombeur, interprété par Benoît Gouin. Il y a quelque chose d'attendrissant dans la détresse et le mal-être de Chick. Sentiment semblable à celui qu'on éprouve quand Louise, très agitée durant un de ses « épisodes », fait la liste de tous les cours qu'elle a suivis :

J'ai suivi des cours de fleuriste, ils ont dit que j'étais trop pognée ; un cours de photo, ils m'ont dit que j'manquais de vie. Études des médias, macramé, cuisine végétarienne pour célibataire, pochoir, études féministes, poterie, yoga, aromathérapie, gravure, création littéraire, poésie saisonnière, calligraphie et armoiries. J'me sens un peu désillusionnée. (p. 81)

On sent le vide existentiel, mais on n'a jamais l'impression que l'auteure ou le metteur en scène ont voulu en faire des êtres suicidaires. Si les spectateurs rient souvent, ils le font avec compassion.

1. Les extraits sont tirés du tapuscrit de la traduction de François Létourneau déposé au CEAD.



*Doldrum Bay* de Hilary Fannin, dans une traduction de François Létourneau, mise en scène par Philippe Soldevila (Théâtre de la Manufacture, 2004). Sur la photo: Benoît Gouin (Francis), Claude Despins (Chick) et Gérald Gagnon (Mousey). Photo: Yanick Macdonald.

Dans ce contexte, les comédiens font preuve d'une belle virtuosité. La longue scène où Mousey retrouve Chick, Francis, Magda et Louise pour un barbecue est à ce titre une pièce d'anthologie. Soulignons, plus particulièrement, la force du jeu de Gérald Gagnon dans le rôle de Mousey; bien que tardive et brève, son apparition sur scène a tout de même l'effet d'une bombe! Gagnon prend toute la place que réclame son personnage. Il est exubérant, catégorique, résolu. Seulement, le surnom de Mousey lui colle à la peau comme un passé dont il ne veut plus entendre parler: chaque fois que quelqu'un l'appelle ainsi, il le reprend, visiblement irrité, en lui signifiant que son vrai nom, c'est Brian. La tirade dans laquelle il se remémore l'épisode où un frère l'a fouetté nous révèle du reste sa vulnérabilité. Ayant une fixation sur l'apparence, il ne se gêne pas pour faire une démonstration de *push-up*, demande à tout un chacun s'il s'entraîne et commente l'évident laisser-aller de Louise. Celle-ci est alors hors de contrôle – on sait qu'au lieu de prendre ses calmants, elle les a donnés au chien, qui en mourra, évidemment. Dans le rôle, Dominique Quesnel offre une interprétation innarrable. Il faut la voir devenir ivre à vue d'œil, changeant instantanément de faciès et de port après un seul verre d'alcool, et exploser d'euphorie lorsque Chick réussit enfin à allumer le barbecue après de multiples tentatives. Quesnel nous présente une Louise totalement dissipée, qui raconte les anecdotes de son quotidien en accumulant les digressions, comme si elle avait perdu prise sur le réel. Elle est complètement à l'opposé de Magda, pleine de sang-froid. Sa présence en scène est époustouflante mais ne donne jamais dans le cabotinage. En fait, on trouve dans sa folie une liberté que les autres personnages ne se permettent pas.

La mise en scène et le décor renforcent les impressions douces-amères insufflées par le texte: l'espace de jeu, peu profond mais large comme un quai de gare, est couvert de sable dans lequel, comme les personnages, les accessoires semblent avoir échoué:

côté jardin, une chaise, une télévision, le dessus d'un piano à queue qui deviendra le cercueil du père de Magda; au centre, une toilette et, côté cour, les tabourets et la table d'un bistro conceptuel, qui feront également figure de meubles de patio. En toile de fond, un paysage monochrome aux allures désertiques. Quand les personnages commandent du vin, que Java tient au frais dans le réservoir de la toilette, c'est du sable qui coule de la bouteille... Les comédiens feignent de le boire en vidant les verres sur leur poitrine. Il semble que la sécheresse a envahi leur existence tant et si bien qu'ils s'en nourrissent. Ainsi, même si elles sont somme toute assez dépouillées, la scénographie de Jean Bard et la mise en scène de Philippe Soldevila enrichissent de sous-entendus la didascalie de Fannin qui demandait simplement « une plage ».

Avec *Doldrum Bay*, Fannin pose un regard perçant sur son temps et présente, à travers des personnages typés, le désarroi d'une génération presque oubliée entre les *baby-boomers* et les nouveaux jeunes, qui font des voyages de *snowboard* et vont travailler à bicyclette. Cela dit, les rires que suscite le marasme ambiant s'accompagnent d'une prise de conscience. La pub pour les frères des écoles chrétiennes n'aboutira pas; au lieu d'écrire un roman cinématographique, Francis se lancera dans un scénario de film. Sans trop savoir pourquoi, Chick et Louise décideront de déménager à la campagne. Ils vont d'ailleurs avoir un deuxième enfant. « Tu m'as laissé te baiser », constate Chick lorsque Louise lui annonce la nouvelle. « Oui, pis tu m'as baisée comme on baise un cadavre sur une table d'autopsie », lui répond-elle bêtement (p. 49). De son côté, Madga se défait du fardeau que représente son père en jetant ses cendres à la mer. Ainsi, la fin nous laisse avec l'espoir d'un nouveau départ; la plage n'est pas seulement le lieu où l'on s'échoue, elle s'ouvre aussi sur de nouveaux horizons. Et la pièce se clôt sur une fine pluie, enfin. **J**

Claude Despins (Chick) et  
Dominique Quesnel (Louise)  
dans *Doldrum Bay* (Théâtre  
de la Manufacture, 2004).  
Photo: Yanick Macdonald.

